

Trois hommes
et un couffinUn film
et
sa réalisatrice

Où l'on voit comment les images
de Coline Serreau dépassent – heureusement –
ses propos, et pourquoi son film est un succès.

par Hélène Sarrasin



Roland Giraud, Michel Boujenah et le bébé Marie dans «Trois hommes et un couffin»

Trois hommes et un couffin, c'est l'histoire de trois célibataires qui partagent le même logement et trouvent un beau matin devant leur porte un bébé couché dans un couffin (panier d'osier). Une lettre précise qu'il appartient à l'un d'eux, est de sexe féminin et s'appelle Marie. Sa mère, Sylvia, a décroché un contrat de six mois aux États-Unis et laisse Marie à la bonne garde de son père. Après avoir cherché par tous les moyens à se débarrasser de l'enfant, nos trois compères se rendent à l'évidence et intègrent la nouvelle venue dans leur vie. Chacun est responsable d'une tranche de huit heures... et finies les folies! C'est-à-dire les filles, les voyages, la vie de luxe. Le reste est prétexte à des scènes rocambolesques mais aussi tendres, émouvantes mêmes, car nos mâles, confrontés à la réalité d'avoir à s'occuper d'une plus faible qu'eux, vont s'attacher à Marie au point de réfléchir à ce qu'avaient été leurs valeurs jusque-là.

Coline Serreau, la réalisatrice française qui nous avait déjà donné *Pourquoi pas?* et *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux?* a réalisé assurément une comédie hilarante sur un thème jusqu'à maintenant inexploité, soit le maternage. Un tel film aurait-il pu, avant 1985, prendre l'affiche et devenir un succès (en France, *Trois hommes...* tient tête à *Rambo*)?

Il fallait que les femmes en soient arrivées au point d'affirmer: «On partage le maternage. Tu n'as pas le choix.» Et les hommes, ébranlés par le questionnement

féministe, de répondre: «Tu n'as peut-être pas tort.» Par son film, Coline Serreau témoigne donc d'une étape dans l'évolution de notre société. Elle démontre aussi à ceux et celles qui en douteraient toujours que l'humour peut être féministe et que le féminisme peut être humoristique (et même un succès commercial!). Enfin, elle aborde des thèmes, tel l'amour gratuit et ses apports, trop rarement touchés au cinéma comme ailleurs. Soulignons que les images sont belles et les acteurs excellents. Voilà pour les points forts.

Par ailleurs, les personnages de femmes traversant le film, petites amies ou amantes etc., me sont apparus monolithiques comparativement aux hommes, dépeints avec nuances. Égoïstes, incapables d'exprimer leurs émotions, mais aussi tendres, les «pères» avaient, eux, la densité de vrais êtres humains. Quant à Sylvia, malgré la détermination de son premier geste, elle ne semblait pas finalement très convaincue de ses droits et de ses actes. Quelques jours après la projection, lors d'une laborieuse entrevue à Montréal, Coline Serreau m'assurait pourtant qu'elle avait décrit là une femme forte menant de front carrière et maternité. Madame Serreau et moi n'avons sans doute pas la même conception de ce qu'est une femme affirmée.

À la fin du film, Sylvia, qui est revenue depuis peu d'Amérique et a repris Marie, vient sonner à la porte de nos trois célibataires, épuisée et en larmes: «Je n'y arrive pas...». Les trois «papas», affligés d'une profonde déprime depuis le départ de la petite, sautent de joie et s'affairent autour... de Marie, laissant la maman sur le palier.

Je trouvais la scène géniale. J'y voyais le pied de nez de Coline Serreau à tous ceux et celles qui auraient cru que tout était aussi simple. Forcés de développer le maternage, les hommes ne développent pas pour autant l'empathie: la jeune mère en larmes sur le palier en témoignait. «Un bout de chemin reste à faire, n'est-ce pas?», ai-je dit à Coline Serreau, cet après-midi-là. Madame Serreau eut l'air de se demander si je parlais bien de son film: «Ils vont s'en occuper, de la mère.»

Sans doute, mais n'était-il pas révélateur qu'elle doive se coucher dans un berceau pour qu'ils prennent enfin soin d'elle? Non. Pour Madame Serreau, la scène importante n'était pas celle-là mais celle où un homme enceint s'abrutit dans l'alcool et philosophe sur «le manque». «Mais cette scène, on s'y attend tellement!», ai-je rétorqué. Là, Madame Serreau n'a pas eu l'air de me trouver drôle. Bref, nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes.

J'aurais eu envie de lui dire aussi que j'aurais préféré quelque chose de plus subtil que l'anti-polar pour opposer «les valeurs du monde macho (drogue, argent, destruction, mort) aux besoins profonds des individus qui sont la tendresse, la croissance, etc.» Mais Madame Serreau m'aurait sans doute abandonnée à mon jus de pamplemousse. Et comme je m'étais quand même laissé prendre par *Trois hommes...*, je n'ai pas insisté. Une chance, comme a dit ma consœur du *Devoir*, qu'il y avait entre nous son film charmant.